

Viagra féminin : le désir sous haute tension des amants contemporains

Author : Sonia Feertchak

Categories : [Art & Société](#)

Date : 9 septembre 2015

Comme le Viagra féminin arrive aux Etats-Unis, les esprits s'échauffent, la polémique enfle : l'autorisation de mise sur le marché de l'Addyi pose à nouveau la question du plaisir féminin, étroitement enlacée à celle du désir des femmes. Cela fait dix-sept ans que la petite pilule bleue a rallumé la flamme de certains amants. Aujourd'hui la petite pilule est... rose, les conventions durent, les codes couleurs ont la peau dure, mais *qu'importe le flacon !*, si le Flibanserin, nom de molécule de l'Addyi, permet à leur tour à des maîtresses en manque de désir de faire décoller le leur, tant mieux... Mais la question demeure, plus subversive que jamais car, puisqu'on y est, parlons-en : il est passé où, le désir ?

Dans les études universitaires comme dans les sondages, médiatiquement la sexualité n'est plus envisagée que sous l'angle philosophico-économique de la domination des sexes, ou celui ultratechnique des pratiques. Soit : sus au sexisme ! Exit le patriarcat !, soit « Les secrets d'un cunni réussi » ou « Comment atteindre l'orgasme en 42 secondes ? » Quant à évoquer le plaisir, féminin comme masculin d'ailleurs, c'est toujours de l'orgasme qu'on nous rebat les oreilles, de *ces plaisirs qu'on nomme, à la légère, physiques* (1) et jamais du plaisir psychique, celui que nous procure le désir... de l'autre. Ainsi obnubilés par une hypertechnicité de la sexualité combinée au politiquement correct de l'égalité, ces nouveaux technocrates de la galipette que sont la « féminette » et le « nouveau garçon » s'exposent, petit doigt sur la braguette, à l'ennui sous la couette. Et ceux-ci expliquent cela.

J'ai tiré le substantif « féminette » de ma propre claudication de l'ego, observée ces temps-ci chez beaucoup d'autres : mon mot-valise exprime de se sentir féministe en position verticale, mais midinette à l'horizontale. Je m'explique : dans la vie de tous les jours, au bureau, dans le métro la féminette entend être considérée comme un sujet à part entière, fière de son indépendance en tout... sauf au lit !, où elle rêverait plutôt aux assauts d'un amant... viril, un modèle en fait ancien d'une masculinité historiquement et intellectuellement abhorrée. Si la féminette évite d'ailleurs de prononcer les vocables « viril », « virilité » et autres *vir-* devenus tabous, il n'empêche qu'elle n'est pas contre une certaine manifestation de la force mâle, voire de pulsions légèrement animales ! (la féminette qui s'ignore sera horrifiée de lire ça.) Le fait est qu'elle se trouve prise entre deux feux, position inconfortable, douloureuse, culpabilisante : fière de son autonomie, la féminette se désole de son *besoin* – l'horreur ! – d'un amant hardi ! Elle entend être quelqu'un de bien, une chic fille, une femme *convenable* pour tout dire. « Convenable » ? Certainement pas dans le sens où on

l'entendait : avant Mai 68. En la matière les normes ont pâli, brocardées, tandis que d'autres les ont remplacées, fraîchement estampillées : « Tu ne dépendras de personne. Jamais besoin d'un(e) autre que toi-même. Et, surtout pas !, d'un homme. » Même un chouïa... au lit, si j'ai un tout petit peu envie ?... Oublie !

En vérité, la tension ne date pas d'aujourd'hui : Simone de Beauvoir déjà, en 1949, relève honnêtement que « la femme indépendante – et surtout l'intellectuelle – » lorgne avec inquiétude, et défaitisme, du côté de la coquette ; la première « souffrira en tant que femme d'un complexe d'infériorité ; elle n'a pas le loisir de consacrer à sa beauté des soins aussi attentifs » que ne le fait la seconde. Et ce contrairement au « privilège que l'homme détient et qui se fait sentir dès son enfance, (...) sa vocation d'être humain ne contrarie pas sa destinée de mâle » (2)

Mais le dilemme est d'autant plus prégnant pour les féminettes qu'à l'ère de la pornographie devenue culture, l'hypersexualité féminine s'expose tous azimuts, intellectuellement dérangeante mais médiatiquement omniprésente... et assumée par des filles de plus en plus nombreuses, de plus en plus désirables... les traîtresses ! Et les féminettes de se retrouver prises entre deux feux : elles veulent raisonnablement plaire (qui ne le souhaite pas ? si elle n'est pas obsession, la chose n'est pas malsaine. Tout le contraire même !), mais elles exigent avec raison d'être avant tout respectées. Pour le dire autrement dit, la plupart d'entre nous voulons être admirées, honorées en tant que femmes, euh... jolies femmes si possible !, mais nous redoutons par-dessus tout de passer pour des *pétasses*, de nous comporter en *femmes-objets* : en adopter les us, les atours révéleraient notre je-m'en-foutisme scandaleux à l'encontre de la lutte pour l'égalité. Hélas, l'équation apparaît limpide autant qu'austère : s'abandonner à d'éventuels fantasmes de dépendance, de soumission (sexuelle) conduit à renoncer au respect qui nous est dû, respect récent que nous devons à d'autres qui se sont battues, courageuses cela va sans dire, afin que nous y ayons droit ; respect qu'indignes nous menaçons de fouler de nos talons hauts.

Le « nouveau garçon » n'est pas moins embarrassé : élevé dans le dogme du respect pour les femmes (qui s'en plaint ?), il n'ose plus faire part du moindre de son désir, il n'ose plus manifester l'envie qu'il a d'elle(s), y compris dans l'intimité !, tant il craint de passer pour un dominant, un macho, un phallocrate assermenté. Ça n'est pas comme s'il était là pour ça !, brûle de lui asséner sèchement la féminette qui se morfond dans ses bras, sexuellement frustrée et narcissiquement blessée de ne pas ressentir ce fichu désir qui semble avoir déserté leurs étreintes mornes. Comme tous ou presque, ces amants-là voudraient ressentir les affres physiologiques de la passion, celle qu'elle rêverait qu'il éprouve pour elle, celle qu'il brûlerait de pouvoir exprimer ; et vice(s) versa. À leur grand dam, ce n'est que petit attachement mièvre, attirance supputée tiédasse et souffle court d'oisillon.

Mais à la décharge du nouveau garçon, il n'y est pas pour grand chose ! Héritier de 68, il est, à cet endroit-là, la victime – silencieuse – des féministes... qui ne pouvaient pas faire autrement !

Démonstration. Jusqu'en 1970, quand un homme désirait une femme, c'était de sa faute à elle.

Invariablement. Il n'y a qu'à voir les petites bonnes qu'on jetait dehors lorsqu'elles se retrouvaient « grosses », le déshonneur des femmes violées, l'innocence exigée des fiancées... Historiquement et « d'emblée, écrit Elisabeth Badinter dans *Fausse route*, la femme est coupable de susciter des désirs impurs, alors que l'homme est innocenté de les éprouver » (3). Les féministes de la deuxième vague se sont battues pour que les hommes prennent leur part de responsabilités : quand un homme désire une femme, ad minima c'est aussi de son fait à lui. Merci mesdames !, d'avoir lutté contre *la toute-puissance* du désir masculin. Mais, ce faisant, il y a eu amalgame : et c'est le désir masculin lui-même qui a été attaqué, conspué, et du coup intériorisé comme dégradant, structurellement mauvais, par le nouveau garçon. Dans les années 2000, la culture X a entériné le message : les pulsions sexuelles des hommes sont bestiales, déshonorantes voire périlleuses pour les femmes.

La conséquence de cet empêchement est sans appel : le désir des amants s'essouffle ... Heureusement Eros ne demande qu'à se réveiller ! Loin de moi l'idée de chercher à tout prix des responsabilités, de tirer à boulets rouges sur de décrétés coupables. Les statuts des femmes, partant celui des hommes aussi, ont tant évolué en soixante ans ! Il n'est pas anormal que l'onde de choc se répercute aussi dans l'intimité. Il me semble temps de constater, dire les choses sans fard ni fardeau de quelque idéologie. Et d'avancer en ayant pas honte, ni de désirer, ni de l'être. Tant que c'est avec respect.

(1) Comme Colette avait d'abord voulu titrer *Le Pur et l'Impur* (1932).

(2) Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, t. II, Paris, Gallimard, 1949, Folio n°38, pp. 594 et 590.

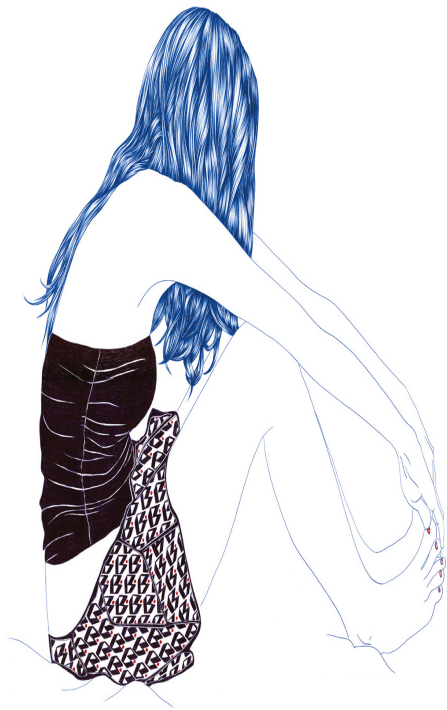
(3) Elisabeth Badinter, *Fausse route*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 191.

Sonia Feertchak a publié en 2015 l'essai [Les femmes s'emmerdent au lit. Le désir à l'épreuve du féminisme et de la pornographie](#) chez Albin Michel.

SONIA FEERTCHAK

LES FEMMES S'EMMERDENT AU LIT

Le désir à l'épreuve du féminisme
et de la pornographie




ALBIN MICHEL

iPhilo - la philosophie en poche

La première application de philosophie pour iPhone

<http://iphilo.fr>
